

# ROBINSON CRUSOÉ DANS LES PYRÉNÉES

*Joseph Ribas, 1995*

## Table des matières

PRÉTEXTE	2
DANIEL DEFOE ET LES PYRÉNÉES	3
AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ DANS LES PYRÉNÉES	10
Prologue	10
Pampelune	11
À travers l'Aragon	17
Les défilés de la peur	20
Toulouse	32
SOURCES	34

*Le texte de Daniel Defoe a été choisi dans la traduction établie par Pétrus Borel (1836).*

© Joseph Ribas

## PRÉTEXTE

Robinson Crusoé dans les Pyrénées...

N'allez pas croire à un détournement du célèbre roman de Daniel Defoe ; ni à une quelconque adaptation locale des aventures de son personnage. Non ! Tout simplement Daniel Defoe a déplacé le décor. De l'île déserte à nos montagnes pyrénéennes, l'histoire continue, émaillée de péripéties qui surprendront nombre de ses lecteurs.

Nous gardons de Robinson Crusoé une image figée : celle du naufragé luttant pour sa survie dans des conditions d'existence précaire. Longtemps, elle nous a marqué suscitant un modèle que nous avons suivi, par jeu, dans des situations fabuleuses. Qui n'est monté jusqu'à la plus haute fourche d'un arbre solitaire pour s'y établir, le temps d'observer les lointains d'un paysage ? Qui n'a rêvé de construire un radeau ? Qui n'a exploré les bords sauvages d'une rivière à la recherche d'une épave ou d'une grotte à visiter ?

Robinson nous a accompagné dans notre imaginaire. Le récit de ses aventures fut, pour beaucoup d'entre nous, le premier livre d'éducation à la nature.

Le fait que ce voyageur de rêve soit venu dans nos Pyrénées nous le rend encore plus proche, plus présent, plus complice.

Voilà donc un personnage universel qui arrive chez nous, sur nos terres pyrénéennes. Il traverse la Navarre, l'Aragon, franchit les montagnes au Port du Plan et, par le Rioumajou et la vallée d'Aure, s'arrête dans un village gascon, « *près de la pointe du Languedoc* ».

Étonnant !

Le premier moment de surprise passé, on saisit l'invraisemblable chance de côtoyer, d'accompagner ce héros et d'aller ainsi à sa suite, dans l'espace et le temps, à la découverte de notre propre pays : la Gascogne ancestrale hantée de loups, de dangers et de peurs dans le terrible hiver de la fin du XVIIe siècle.

Ainsi s'accomplit l'aventure.

La plus merveilleuse, la plus passionnante n'est-elle pas de rencontrer, à portée de pas, ce dont nous rêvons d'aller chercher au bout du monde ?

## DANIEL DEFOE ET LES PYRÉNÉES

Au terme de ses aventures à travers le monde, Robinson Crusoé s'empressa d'affirmer son authenticité. « *Je déclare que l'homme existe, et il est bien connu* », écrit-il dans ses *Réflexions*.

Daniel Defoe s'était déjà défendu d'avoir écrit une œuvre romanesque. Par la voix de son personnage, il réfutait l'objection de « *la partie envieuse et malveillante du public* » pour qui « *tout aurait été forgé et embelli par l'imagination pour abuser le monde* », déclarant, haut et fort, être « *en pleine possession de ses pensées et de sa mémoire*<sup>1</sup> » pour confondre quiconque penserait que le récit de son épopée était pure invention. Tant d'insistance à vouloir convaincre s'explique par les bonnes raisons qu'avait Daniel Defoe d'éviter que l'on ne classât son ouvrage dans le genre fort décrié du roman.

Toute œuvre de fiction était à cette époque suspecte et peu digne d'un écrivain. Or, Daniel Defoe prétendait appartenir à la bonne société anglaise même si à un tournant difficile de sa vie, il avait entrepris d'écrire un livre grand public pour faire de l'argent. À aucun moment il n'envisagea de déroger à sa condition d'homme d'affaires introduit dans les allées de la politique. C'est précisément là que se manifesta son caractère équivoque, un comportement qui devait l'exposer à des revers de fortune et de relations l'obligeant à quitter son pays dans les années 1670, et à voyager sur le continent.

Quand on connaît son talent de publiciste, sa curiosité, l'acuité de son regard et de son jugement sur l'actualité, la précision de sa documentation, on ne s'étonne guère de relever sous sa plume des références aux pays qu'il a visités ou plus simplement dont il a entendu parler.

Est-il venu dans les Pyrénées ?

Au premier abord, tout paraît l'indiquer même si les renseignements topographiques sont extrêmement rares.

De retour de Lisbonne, son héros, Robinson Crusoé décide de gagner l'Angleterre par l'Espagne, les Pyrénées et la France.

À l'automne 1686, nous le trouvons à Pampelune bloqué par les grands froids et les chutes de neige qui sévissent aux approches d'un hiver que les chroniques décrivent comme « *le plus cruel qu'il y ait eu de mémoire d'homme* », un des plus terribles qu'ait connu l'Europe. Ce fait est avéré. Moins crédible paraît le choix du lieu de franchissement de la chaîne dans sa partie centrale, « *près la pointe du Languedoc* » si l'on ne s'en tient qu'à l'idée, bien controversée, selon laquelle l'enneigement y est moins abondant que sur les ports de Cize, au Pays basque.

1. DANIEL DEFOE, *Réflexions sérieuses de Robinson Crusoé*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1959.

Il y avait en Navarre vingt-sept passages possibles et, en cet hiver des plus exceptionnels, le Somport à 1 600 mètres ne devait pas présenter plus de difficultés que les ports des Pyrénées Centrales situées à plus de 2 500 mètres !

Patrice de Bellefon a réalisé en 1979 l'hivernale de la traversée Viados-Rioumajou. Il est formel. « *Malheur à celui qui l'achève dans la tempête. Ce coin de Rioumajou en hiver est un mauvais pays, un terrain dangereusement difficile... C'est ainsi, malgré son altitude modeste cette montagne est méchante*<sup>2</sup>. »

Pourtant, on continue à penser qu'un phénomène météorologique local protège cette vallée des fortes précipitations.

Le Néouvielle et l'Arbizon font écran aux vents d'ouest. De plus, un vent sec souffle d'Espagne sur le couloir du Rioumajou orienté sud-nord, durcissant le couvert neigeux à l'endroit des passages. Ceci n'est sans doute vérifiable que dans le cours d'un hiver normal mais il nous faut considérer les conditions extrêmes de l'hiver 1689.

Le choix de l'itinéraire par le Port du Plan ne peut s'expliquer que par le hasard qui fit arriver à Pampelune un guide originaire de la vallée d'Aure lequel, en fait, ne devait connaître que ce passage ; un guide fort peu recommandable par ailleurs si l'on en croit Daniel Defoe, lui-même, qui rapporte la réflexion faite à Robinson à son arrivée à Toulouse, à propos de « *cet espèce de guide [qui avait] osé [le] mener sur cette route dans une saison si rigoureuse*<sup>3</sup>. »

Il est cependant tout à fait plausible qu'un guide ait accompagné jusqu'à Pampelune « *quatre gentilshommes français* », sûrement des huguenots ayant fui de Toulouse « *la grande peur de 1685* ». La filière aragonaise existait. On avait renforcé les gardes au Port du Plan pour prévenir les évasions.

Robinson n'avait pas d'autres solutions que de suivre ce guide sur son chemin du retour. Bien long et hasardeux, cet itinéraire est confirmé par des éléments géographiques indiscutables.

En effet, il faut sortir de Pampelune par la route de Madrid et chevaucher plus de vingt milles (35 kilomètres) jusqu'au-delà de Tafalla au croisement des voies qui mènent, l'une vers la Castille par Calahorra, l'autre vers l'Aragon et le Gallego. On aborde alors « *l'agréable pays au climat chaud où l'on ne voyait aucune trace de neige*<sup>4</sup> » sur les balcons bien exposés au midi bordant l'Èbre jusqu'à son confluent avec la Cinca. A cet endroit, la route tourne à angle droit et monte, sur la gauche, « *ramenant vers les montagnes par un autre chemin*<sup>5</sup> ».

2. PATRICE DE BELLEFON, *Itinérance pyrénéenne*, Denoël, Marrimpouey, 1980.

3, 4, et 5. DANIEL DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1959.

Robinson note le changement subit de paysage, « *les rochers, les précipices effrayants à voir, les tours et les détours par des chemins tortueux*<sup>6</sup> » tels qu'ils se présentent sur la rive du rio Cinqueta vers la Inclusa et Gistain : un sentier tracé sur des abrupts calcaires coupés de ressauts, un pays taciturne et altier qui, aux approches de Viados s'adoucit en croupes herbeuses, monte insensiblement vers la crête trapue où s'ouvre entre deux molles éminences, le Port du Plan.

« *Insensiblement* », Robinson utilise exactement le même terme avant d'admirer sur le versant français « *les agréables et fertiles provinces du Languedoc et de Gascogne, toutes vertes et fleurissantes, quoi que de fait... à une grande distance.* » Bien du « *mauvais chemin* » reste à faire encore<sup>7</sup>.

La descente du Rioumajou, fortement escarpée oppose des barres rocheuses et des défilés difficiles à passer. Tout semble concorder. Le texte de Daniel Defoe, bien que rapide et concis, pauvre en détails topographiques, offre en pointillé un itinéraire vraisemblable, balisé d'observations justes qui pourraient confirmer le passage effectif de l'écrivain. Au moment de rédiger son ouvrage, il a pu consulter ses notes de voyage et ses souvenirs.

L'autre hypothèse est de considérer l'abondante documentation dont disposait Daniel Defoe en publiciste bien informé.

Dans son livre *Daniel Defoe et ses romans*, Paul Dottin a relevé quelques titres figurant au catalogue de la bibliothèque du célèbre écrivain.

L'habileté avec laquelle celui-ci a utilisé des extraits de *La Croisière autour du monde* du Capitaine Woodes Rogers (1712) ou l'article de Steele sur l'histoire du naufragé Alexandre Selkirk (*The Englishman* du 1<sup>er</sup> décembre 1713), pour camper le décor et les situations de son héros ; cette manière astucieuse de manipuler les textes porte à croire qu'il a pu agir de la même façon avec des livres ou des cartes parus sur les Pyrénées et plus précisément sur la vallée d'Aure. Les indices ne manquaient pas.

Avant lui, Puységur (1626)<sup>8</sup> et de Froidour (1667)<sup>9</sup> avaient rédigé des lettres et des rapports sur les conditions de vie dans les vallées de la Neste.

Bien que ces textes aient eu dans leur temps un caractère confidentiel il n'est pas impossible que Daniel Defoe ait pris connaissance des récits et chroniques qui les avaient inspirés.

6 et 7. DANIEL DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1959.

8. PUYSEGUR, « Verbal de visites des villes et chasteaux qui sont dans le pays d'Armagnac », commission du 12 octobre 1626, publié en 1899 in *Revue de Gascogne*, XL.

9. DE FROIDOUR, Lectures conservées à la bibliothèque municipale de Toulouse sous le n° 643, publiées de façon complète par la *Revue de Gascogne* entre 1897 et 1899.

Maintes péripéties du voyage ont pu être empruntées à ces sources.

Déjà, dès son départ de Pampelune, Robinson craignait « *cette espèce de loups à deux jambes... sur le côté français des montagnes*<sup>10</sup> ».

Les chroniques de cette époque rapportaient des histoires de gens attaqués par des ours ou des bandes de loups pressées par la faim. Il faut se reporter aux conditions de ces années-là, l'arrivée des grands froids, l'épaisse couverture des forêts qui atteignaient la rive gauche de la Neste. La notation même de ce côté gauche, sous la plume de Daniel Defoe, atteste une connaissance précise de la configuration des lieux.

Les paysages de la vallée d'Aure apparaissent avec une netteté étonnante : petites plaines environnées de bois de tous les côtés, de défilés longs et étroits, tout cela correspond à la succession des bassins qui de Saint-Lary à Hèches se resserrent contre le torrent.

Les distances mesurées en lieues et en temps (suivant les différents moments de la tombée de la nuit) repèrent exactement comme sur une carte, le cheminement de Robinson et de ses compagnons ainsi que les lieux successifs de leurs aventures : l'épisode de l'ours au-delà d'Arreau, l'attaque des trois cents loups dans le défilé de Rebouc, entre Sarrancolin et Hèches, l'arrivée au gîte, une heure après, parmi « *les habitants glacés d'effroi ayant eu à supporter, la nuit auparavant, les loups et quelques ours [qui] s'étaient jetés dans le village*<sup>11</sup> ». Ce dernier détail désigne Labastide qui à la différence de son voisin, Labarthe-de-Neste, n'avait pas de murailles pour le protéger. Le hameau était situé sur la voie qui menait à la Garonne, au débouché des Baronnie fermées sur des vallons cachés, propices aux rassemblements des fauves.

On peut s'étonner toutefois que Daniel Defoe n'ait fait aucune mention des refuges et lieux habités à commencer par l'hospice de Rioumajou et les villages de la vallée d'Aure. Le pays de la Neste n'était point du tout ce pays sauvage qu'évoque le texte de Daniel Defoe. C'était au XVII<sup>e</sup> siècle une vallée fort industrielle, peuplée de communautés importantes comme Saint-Lary, Seilhan, Arreau, Sarrancolin ou Hèches, dédiées à des activités très diversifiées : l'exploitation de la forêt (bois de construction, mâturation), des mines de fer, fonderies et forges, des carrières (transport des marbres de Campan). Verriers, cloutiers, charbonniers, fromagers complétaient les divers corps de métiers parfaitement bien structurés.

Les précieux manuscrits, cartulaires et mémoires de cette époque signalés par le docteur Armand Sarramon dans son essai sur *Les Quatre Vallées* témoignent abondamment de la vitalité économique et sociale de cette vallée des Pyrénées. Daniel Defoe n'ignorait certainement pas cet aspect mais son projet était tout autre. Il s'en explique dans les *Réflexions sérieuses* qui font suite à son *Robinson Crusoé*.

10 et 11. DANIEL DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, ouvrage cité.

« *Je ne dois faire la description d'un peuple ou d'une contrée qu'autant que cela se rattache à ma propre histoire*<sup>12</sup>. » Seuls, l'intéressaient les éléments destinés à donner à son récit l'intensité dramatique, le caractère farouche qu'on lui connaît. Tout en défiant quiconque de le confondre de mensonge, il a volontairement omis ce qui pouvait aller à l'encontre de son dessein.

Mais alors, même s'il affirme haut et fort que « *l'histoire de l'ours dans l'arbre et la lutte contre les loups dans la neige sont tout autant composées de faits véridiques, en un mot [que] les aventures de Robinson Crusoé sont l'image complète d'une vie réelle*<sup>13</sup> », il ne peut échapper à l'accusation qu'il adresse lui-même à « *ceux qui ne se font aucun scrupule de raconter des histoires vraies avec d'innombrables omissions, je veux dire des histoires qui ont, en fait, une existence réelle mais que la façon barbare de les raconter rend aussi romanesques et fausses que si elles n'avaient aucune origine véritable*<sup>14</sup> ».

On reste confondu. Saura-t-on de qui Daniel Defoe tient cette « *origine véritable* » : de lui-même, de ses souvenirs de voyage, ou bien des différents auteurs dont il a si savamment utilisé les textes ?

Un autre élément plaide en faveur de la première hypothèse. L'importante bibliographie de l'écrivain comporte un ouvrage sur les Catalans. On imagine mal qu'il ait écrit ce livre sans venir s'informer sur place.

À moins qu'il n'en fût de la Catalogne comme de la Pologne pour laquelle Robinson, selon son propre aveu « *eut l'occasion d'obtenir une description très exacte ayant voyagé en compagnie d'un gentilhomme polonais qui lui apprit sur son pays tout ce qui valait la peine d'être su*<sup>15</sup> ».

Si Daniel Defoe n'est pas venu dans les Pyrénées, il les a inventées sur le mode catastrophique : un genre repris à la fin du siècle par des romanciers anglais qui poussèrent très loin l'effet de terreur, noircissant de mystère le décor pyrénéen. Les ouvrages de Mrs Ann Radcliffe, *Mysteries of Udolpho* (1794), de Charlotte Smith, *Celestina* (1791), puis un peu plus tard celui de John Shipp, *The Maniac of the Pyrenees* (1829) ainsi que de l'anonyme auteur de *The Recluse of the Pyrenees* (1818) procèdent de cette veine obscure.

Joseph Dulum qui a exploré ce versant fantastique de la littérature anglaise dans les Pyrénées affirme cependant qu'aucun de ces auteurs n'est venu dans nos montagnes.

Concernant Daniel Defoe, son biographe Paul Dottin est d'un tout autre avis :

« *Il se joignit probablement à des caravanes de marchands voyageurs (travelling-merchants) qui servaient d'intermédiaires entre les importateurs et les négociants de la Cité.*

*Cavalier infatigable, il fut certainement enthousiasmé par cette vie active, remplie d'incidents imprévus et même de dangers, car les routes étaient peu*

12, 13, 14 et 15. DANIEL DEFOE, *Réflexions sérieuses de Robinson Crusoé*, ouvrage cité.

*sûres et l'on pouvait à tout moment voir surgir derrière les haies les faces patibulaires des "gentils-hommes de grands chemins"... ».*

Dès 1680, il passa sur le continent la majeure partie des deux années suivantes. Il se rendit au Portugal. Il fit en Espagne un assez long séjour, et, se joignant à des caravanes de marchands traversa tout le royaume en passant par Madrid et Pampelune. Il semble avoir employé les mois suivants à parcourir le sud de la France...

Pendant son séjour en Espagne, il fut le héros d'une petite aventure qu'il raconta plus tard avec complaisance dans son livre *Le parfait commerçant anglais*. Il avait reçu de Londres une importante commande de bonne eau-de-vie ; il se rendit donc chez un marchand dont on lui avait donné l'adresse, et, bien que le patron fût absent, fut admis à goûter plusieurs tonneaux qui lui parurent excellents et qu'il fit mettre de côté. Le lendemain, le négociant, que ses employés avaient mis au courant, vint le trouver. Ils débattirent le prix, parvinrent à s'entendre, et le marchand proposa d'envoyer aussitôt les fûts commandés. Mais Daniel, sachant que deux sûretés valent mieux qu'une, annonça son intention de goûter encore la liqueur avant d'en prendre livraison. Il fit bien, car à cette seconde dégustation il trouva mauvaise l'eau-de-vie des tonneaux qu'il avait marqués de sa griffe pour qu'on les lui réservât. Ne soupçonnant pas encore qu'il avait affaire à un malhonnête homme, il crut simplement que « *son palais l'avait trompé la première fois* ». Mais comme l'eau-de-vie n'était pas à son goût, il refusa, malgré les menaces et les prières du marchand, d'accepter définitivement les fûts commandés. Quelques jours après, il apprit que des coupages avaient été faits pendant la nuit dans ses tonneaux : on croyait que « *l'Anglais* » n'y connaissait rien !

Les jugements portés par le jeune voyageur sur les peuples du Continent furent en général dépourvus de bienveillance : son patriotisme le rendait partial et sévère dans ses appréciations. Il avait une fort mauvaise opinion des Portugais, « *nation orgueilleuse et efféminée dont le commerce est en décadence* », et, dans ses romans, il mit en scène des Portugais voleurs, cruels et lâches. Il les dédaignait parce qu'ils étaient de mauvais marins. Il les méprisait parce qu'ils faisaient preuve envers leurs maîtres de la soumission la plus vile, et se montraient envers leurs inférieurs d'insupportables tyrans, « *pires que les Turcs* ». Enfin, il croyait retrouver dans les visages des Portugais les traits caractéristiques de la race noire : et il concluait sans indulgence que cette nation dégénérée ajoute aux vices des blancs tous les défauts des nègres.

Les Espagnols lui plurent davantage. Il leur reconnaissait une grande noblesse de sentiments et une politesse un peu hautaine qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres, les Maures. Mais il leur reprochait leur orgueil et leur vanité excessive. Leurs rodomontades le remplissaient de méfiance. Il les trouvait vindicatifs, et férocelement jaloux de leurs femmes, d'ailleurs à juste titre, car il critiquait fort la vertu des Espagnoles. Le défaut principal de ce peuple lui paraissait la mollesse, le manque de ténacité dans les entreprises. Et cependant, l'Espagnol le plus



nonchalant devenait un démon incarné quand on déchaînait en lui la passion religieuse : trop souvent aussi, la peur de l'Inquisition le rendait fourbe et cruel. Le fanatisme espagnol n'inspira au jeune Daniel que de l'horreur et du dégoût : les macérations, les jeûnes et les vigiles de la Semaine Sainte, l'arrêt de toute activité quand tinte l'angélus, lui semblaient de monstrueuses coutumes et le remplissaient d'une indignation qu'il avait peine à contenir.

Homme du Nord, Daniel ne reconnaissait aux peuples du Midi qu'une seule grande qualité : la sobriété. Sur ce point il admirait surtout les Français du sud : « *Leur breuvage habituel est le vin coupé d'eau ; lorsqu'ils prennent quelque chose pour se remonter ou se réjouir, c'est de l'eau-de-vie, mais il est rare qu'ils en prennent avec excès.* » En outre, il était charmé par la courtoisie et la politesse des Français : leur gaieté continuelle, même dans le malheur et la misère, lui semblait un prodige. Il enviait l'étendue de leurs connaissances et la finesse de leur goût. Par contre, il reprochait au petit peuple son économie qui lui paraissait sordide et qu'il qualifiait d'avarice. Dans l'ensemble, les Français lui paraissaient des êtres superficiels et légers, impulsifs et instables, manquant de calme et de sang-froid ; et parfois, il se moquait doucement de leurs emportements et de leurs extravagances.

Il garda le souvenir de quelques menus incidents de voyage : passage d'une troupe d'aigles, chute d'une nuée de sauterelles, examen d'une ingénieuse machine pour arroser les jardins, étude de différents types de citerne. Il éprouva autant de plaisir à voir les dames castillanes que d'horreur à entendre la musique nasillarde des guitares.

Selon son biographe, ce même sentiment de répulsion le saisissait à la vue des montagnes. « *Il n'était pas éloigné de croire lorsqu'il considérait la sauvagerie de certains défilés que c'était plutôt le Diable qui les avait taillés à coup de hache... Dès qu'il approchait les montagnes il pestait sans ménagement contre ces murailles noires et blanches qui obstruaient sa vue ; effrayantes, horribles, épouvantables, sont les épithètes qu'il leur décerna toujours*<sup>16</sup>. » Son personnage, Robinson Crusoé, partage cette aversion : « *Je ne pense pas que je me soucie jamais de traverser les montagnes*<sup>17</sup>. »

L'aspect dramatique de l'épisode de la traversée des Pyrénées trouve ici sa justification à défaut d'apporter la preuve que Daniel Defoe a réellement franchi ces montagnes. Mais qu'importe !

Robinson a tellement pris corps, chair et os dans notre imaginaire, qu'il dépasse son créateur. C'est lui qui vient à nous et marche à nos côtés. Le rêve passe et nous prend par la main. Robinson nous accueille. Nous voici devenus par la magie d'un conte, compagnons de voyage d'un héros d'aventures.

16. PAUL DOTTIN, *Vie et aventures de Daniel Defoe, auteur de Robinson Crusoé*, Librairie académique Perrin, Paris, 1925.

17. DANIEL DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, ouvrage cité.

# AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ DANS LES PYRÉNÉES

## Prologue

*Ainsi, j'abandonnai mon île, le 19 décembre  
1686 après y être demeuré vingt-huit ans, deux  
mois et dix-neuf jours...*

Dès son retour en Angleterre, le 11 juin 1687, Robinson Crusoé apprit que sa famille s'était éteinte et qu'il ne pourrait rester plus longtemps dans son propre pays, sans amis ni ressources.

Il décida alors de se rendre à Lisbonne pour tenter d'obtenir quelques renseignements sur la plantation de canne à sucre qu'il avait exploitée au Brésil avant son naufrage.

Les bateaux venant d'Amérique lui apportèrent de bonnes nouvelles. Ses biens, tenus par des gens très probes, s'étaient développés et lui assuraient un revenu annuel de mille livres sterling.

Robinson pensa un moment aller s'établir au Brésil. Finalement, il choisit de retourner en Angleterre pour y jouir tranquillement de sa fortune. Le souvenir de ses malheurs en mer le dissuada de prendre le bateau. Il résolut de faire le voyage par voie de terre à travers l'Espagne puis la France.

D'autres personnes se joignirent à lui et à son fidèle serviteur Vendredi : en tout six maîtres et cinq domestiques qui le désignèrent comme capitaine de route. La petite troupe « *bien montée et bien armée* » quitta Lisbonne à la fin de l'été 1688. Elle prit le chemin de Madrid où elle séjourna quelques semaines.

L'hiver s'annonçait précoce et rigoureux.

Il était grand temps de gagner la France par les Pyrénées.

## **Pampelune**

*Nous quittâmes Madrid environ au milieu du mois d'octobre. En atteignant les frontières de la Navarre, nous fûmes alarmés en apprenant dans quelques villes le long du chemin que tant de neige était tombée sur le côté français des montagnes, que plusieurs voyageurs avaient été obligés de retourner à Pampelune, après avoir à grands risques tenté passage.*

*Arrivés à Pampelune, nous trouvâmes qu'on avait dit vrai ; et pour moi, qui avais toujours vécu sous un climat chaud, dans des contrées où je pouvais à peine endurer des vêtements, le froid fut insupportable. En vérité, il n'était pas moins surprenant que pénible d'avoir quitté dix jours auparavant la Vieille-Castille, où le temps était non seulement chaud mais brûlant, et de sentir immédiatement le vent des Pyrénées si vif et si rude qu'il était insoutenable, et mettait nos doigts et nos orteils en danger d'être engourdis et gelés.*

*Le pauvre Vendredi fut réellement effrayé quand il vit ces montagnes toutes couvertes de neige et qu'il sentit le froid de l'air, choses qu'il n'avait jamais ni vues ni ressenties de sa vie.*

*Pour couper court, après que nous eûmes atteint Pampelune, il continua à neiger avec tant de violence et si longtemps, qu'on disait que l'hiver était venu avant son temps. Les routes, qui étaient déjà difficiles, furent alors tout à fait impraticables. En un mot, la neige se trouvait en quelques endroits trop épaisse pour qu'on pût voyager, et, n'étant point durcie par la gelée, comme dans les pays septentrionaux, on courait risque d'être enseveli vivant à chaque pas. Nous ne nous arrê tâmes pas moins de vingt jours à Pampelune.*

La ville était enclose, alors, dans ses remparts nouvellement bâtis. La nuit, on menait grande vie dans les quelques trente *posadas*\* ouvertes aux noctambules.

L'une des plus fameuses, l'Hostal del Papagayo accueillait chaque soir, le duc de Toscane, Côme de Médicis, et son entourage, dames et courtisans auxquels se joignaient une centaine de personnes, bourgeois, galantes, domestiques et trafiquants.

Le feu brûlait dans la cuisine, une pièce ample et vaste, voûtée de pierre, au centre de laquelle un *campanar*\*\* de tuf, en tronc de cône se dressait au-dessus de l'âtre. Des jambons, des volailles et des boudins, pendus au plafond, répandaient un parfum qui musquait l'odeur plus ombrée des vins de la Rioja dans leurs tonneaux. Contre les murs de pierre plaqués de vieilles boiseries, des porte-flambeaux métalliques supportaient des torches de résine dont la clarté fumeuse donnait à la scène un air de tableau flamand.

Sur un fauteuil de damas rouge, se tenait le duc. Des musiciens jouaient de la viole de gambe et du haut-bois alors qu'un père jésuite finissait de monter une des premières lanternes magiques d'Europe avec laquelle il se disposait à projeter des images. Par couples, face à face, des danseurs esquissaient la roue sur une mélodie de pavane.

C'est alors qu'un bouffon gibbeux sauta sur la marge de l'âtre et annonça une étrange visite.

La porte s'ouvrit sur un coup de vent froid. Un homme apparut, « *gros, énorme, le poil roux, couvert de peaux éclaboussées de flocons de neige, de larges colliers de perles autour du cou, un perroquet sur l'épaule* ».

C'était Robinson. Quelques hidalgos l'accompagnaient suivis de leurs serviteurs noirs.

Les dames poussèrent un cri de surprise.

L'homme eut un mouvement de recul, assailli par cette multitude qui le dévisageait.

Un gentilhomme du duc de Toscane s'avança vers lui et l'invita à s'asseoir.

Maintes histoires d'aventuriers des mers avaient fait le tour de Florence. On le questionna sur sa vie dans son île déserte, sur ses rapports avec les sauvages.

Robinson répondit dans sa manière fruste et dure de solitaire, alléguant à tout propos la bonté de la Providence à son égard.

Les tables fumaient de quartiers de gibiers que les domestiques avaient apportés pour le banquet. La puissante odeur des viandes braisées mit Robinson en appétit. On le plaça entre deux jeunes dames blondes qui lui servaient le vin, lui coupaient le rôti, lui donnaient la bouchée.

---

\* *Posada* : auberge.

\*\* *Campanar* : en forme de cloche renversée.

Robinson se laissa aller à la bonne humeur ambiante et se surprit à rire.

Il dégrafa ses peaux, se frappa la poitrine et jura que jamais de sa vie il n'avait connu compagnie plus allègre.

Les friandises, les liqueurs finirent par lui faire oublier sa réserve. La tête lui tournait et les belles créatures qui l'entouraient lui paraissaient être les fées des contes de son enfance.

La salle enfumée, chargée d'odeurs pesantes se peupla de visions. Robinson se mit à chanter. Tantôt Moïse, tantôt Noé éméché par son premier vin, il percevait le balancement de l'Arche, le grouillement de la mer sous ses pieds.

Dehors, la tempête de neige hurlait dans les gargouilles et se confondait, dans sa tête, au tumulte des trompes dans le voisinage des ports. Échoué sur son banc, Robinson sentit basculer sa nuit pampelonnaise.

La « *joyeuse Angleterre* » s'éveilla dans le corps de l'aventurier et le poussa, à toute extrémité, à des cris de guerre, à des pas de danse désordonnés.

Agacé, le duc intervint : « Dites-moi, mon ami, vos sauvages marchaient-ils à quatre pattes ?

— Quand ils étaient saouls, seulement » répondit Robinson et sans qu'on le priât il se mit à terre, sur ses mains et sur ses genoux, poussa des grognements, renifla sous les tables.

Les dames criaient, serrant leur robe autour de leurs chevilles.

« Ouvrez la porte ! » ordonna le duc.

Une vague d'air froid mit Robinson dans le sens de la sortie. Ses compagnons le suivirent. La porte se referma sur le dernier avec un bruit sec de serrure.

Le souvenir de cette fameuse nuit irrita Robinson. Il se renfroigna dans la mauvaise humeur, s'en voulant d'avoir été le jouet d'un oisif. Longtemps il resta silencieux dans sa chambre attendant l'heure du départ qui l'éloignerait de Pampelune.

Le froid, la neige continuaient à sévir au dehors, reculant tout espoir de sortir de la ville.

Quand sa colère fut tombée, Robinson comprit, alors, qu'il lui fallait user de patience.

Il disserta sur l'impudeur du duc et réfléchit à la perversion des grands de ce monde dont la conduite inspirait aux honnêtes gens de mauvais penchants. Fallait-il qu'il fût, lui-même, aussi faible pour succomber à la paillardise et entendre, de ses propres oreilles, tant de propos grossiers, tant de cris indécents, cette sodomie de la langue qui débauchait la société.

Il emplit ainsi des pages de réflexions prenant le temps à témoin qui lui causait l'inconfort de remettre à plus tard la suite de son voyage.

Ce séjour forcé dans la capitale de la Navarre obligea Robinson à chercher quelque distraction dans la visite de la ville que l'on disait fort ancienne et, de toutes les places fortes d'Europe, la mieux défendue, la plus apte à résister à de longs sièges. Ravelines, fossés, glacis de contrescarpe ceinturaient la citadelle bâtie en forme de pentagone autour de cinq bastions avancés.

On lui rapporta qu'ici-même Ignace de Loyola, alors obscur capitaine, décida de se consacrer à la vie dévote après une blessure reçue en combattant. La basilique élevée à sa mémoire à l'endroit où il était tombé portait une inscription fort pastorale en hommage à l'homme qui de toute sa vie ne le fut guère.

Robinson avait déjà remarqué à Madrid cette manière bien espagnole de célébrer aussi étroitement la gloire des armes et celle des saints.

La cathédrale l'impressionna autant par ses proportions que par la richesse de ses sculptures et de ses boiseries. Il visita la salle précieuse où se tenaient les conseils dynastiques, sacres, abdications, serments, traités de paix, déclarations de guerre et s'étonna, encore, que l'on tint si grand compte des rois dans un lieu de prières.

La vaste nef voûtée d'ogives accueillait, lui-dit-on, des agapes royales, festins et soupers de princes que justifiaient, bien en vue, les bas-reliefs gravés de scènes de chasse avec piqueurs, sangliers et grandes dames en braquenée.

On y vénérât une Vierge, Notre-Dame du Chemin, dont l'apparition en 1487 avait soulevé la ferveur des foules.

Les rues étaient emplies de prêtres et les églises de femmes.

De longues processions parcouraient les voies principales, la Mayor, la Curia, la Dormitaria ou la San Antòn, sous les balcons fleuris et pavoisés de bannières, de fichus colorés et de tapis : spectacles qui n'avaient d'égal que celui de la

course de taureaux sur la terre battue de la place del Castillo, barrée sur toutes ses issues par des rangées de chariots.

L'étrange comportement des fidèles, si gais et cependant si misérables, déconcerta Robinson. Ces gens que l'on eût cru plus destinés à gémir sous le fardeau ou à prier pour du pain poussaient leur humeur folâtre à chanter, à danser les jours des offices.

Ce peuple exubérant aimait à se retrouver autour des fontaines publiques, sur la Promenade de la Taconera, ombragée de grands arbres, au bout de la Magdalena, ou bien devant le Palais des Vice-Rois de Navarre, un édifice lourd, vaste et pompeux qui jurait avec la régularité, l'harmonie des allées proches des berges de l'Arga.

Le pavé y était taillé avec soin. On y admirait de sémillantes *señoras* peu dérangées par les embarras du continuel va-et-vient qui, près de la place de la Fruta devenait si dense, si serré qu'il semblait vous porter jusqu'au cœur populaire de la ville. Les viandes les plus variées pendaient aux crochets des étals. Des fruits, des légumes de toutes formes et de toutes couleurs débordaient des larges panières de sparte que les marchands exposaient aux regards des passants.

Ce pays était certainement un paradis. Quel malheur qu'il fût habité par des gens d'apparence si chaleureuse mais toujours prompts à s'emporter. Les enfants de Navarre passaient, disait-on, pour avoir la tête chaude et la main leste. Robinson était prévenu. Les voleurs à la tire et les *bandoleros* rôdaient dans les venelles. On y maniait le couteau, le redoutable *cuchillo pamplonès\**, avec une diablerie dont on demandait à Dieu de vous garder.

Pire encore, les Navarrais détestaient les étrangers. De nombreux voyageurs rentraient à Pampelune, bannis de France par les lois de persécution. Ils s'étaient enfuis à cause de leur religion laissant derrière eux leurs maisons, leur fortune sans espérer trouver ici le moindre secours. On leur reprochait leur croyance.

Tant de mauvais cœur troubla Robinson.

Ceux qu'il avait pris, quelques jours avant, pour des mendiants, sous le porche de la cathédrale, étaient en réalité des habitants de la ville méprisés par le reste des Pamplonnais.

On les appelait les Agotes. Ils descendaient des Albigeois chassés de France au XIII<sup>e</sup> siècle par les armées catholiques. Ces malheureux étaient réduits aux tâches les plus viles. On leur interdisait d'avoir un quelconque commerce avec les Chrétiens.

L'arrivée des grands froids les désarmaient.

---

\* *Cuchillo pamplonès* : couteau de Pampelune.

La neige, abondante et précoce, blanchissait les hauteurs de l'Ezcaba et de la Reniega autour de la ville.

Robinson réfléchit alors au meilleur moyen de quitter Pampelune.

*Voyant que l'hiver s'approchait sans apparence d'adoucissement - ce fut par toute l'Europe l'hiver le plus rigoureux qu'il y eût eu depuis nombre d'années - je proposai d'aller à Fontarabie, et là de nous embarquer pour Bordeaux, ce qui n'était qu'un très petit voyage.*

*Tandis que nous étions à délibérer là-dessus, il arriva quatre gentilshommes français, qui, ayant été arrêtés sur le côté français des passages comme nous sur le côté espagnol, avaient trouvé un guide qui, traversant le pays près la pointe du Languedoc, leur avait fait passer les montagnes par de tels chemins, que la neige les avait peu incommodés, et où, quand il y en avait en quantité, nous dirent-ils, elle était assez durcie par la gelée pour les porter eux et leurs chevaux.*

*Nous envoyâmes quérir ce guide.*

*— J'entreprendrais de vous mener par le même chemin, sans danger quant à la neige, nous dit-il, pourvu que vous soyez assez bien armés pour vous défendre des bêtes sauvages ; car durant ces grandes neiges il n'est pas rare que des loups, devenus enragés par le manque de nourriture, se fassent voir au pied des montagnes.*

*Nous lui dîmes que nous étions suffisamment prémunis contre de pareilles créatures, s'il nous préservait d'une espèce de loups à deux jambes, que nous avions beaucoup à redouter, nous disait-on, particulièrement sur le côté français des montagnes.*

*Il nous affirma qu'il n'y avait point de danger de cette sorte par la route que nous devions prendre. Nous consentîmes donc sur le champ à le suivre. Le même parti fut pris par douze autres gentilshommes avec leurs domestiques, quelques-uns français, quelques-uns espagnols, qui, comme je l'ai dit, avaient tenté le voyage et s'étaient vus forcés de revenir sur leurs pas.*

*Conséquemment, nous partîmes de Pampelune avec notre guide le 15 novembre, et je fus vraiment surpris quand, au lieu de nous mener en avant, je le vis nous faire rebrousser de plus de vingt milles, par la même route que nous avions suivie en venant de Madrid.*



## À travers l'Aragon

Robinson et sa troupe atteignirent ainsi, au sud de Tafalla, le carrefour de routes qui menaient, l'une à Madrid par Calahorra, l'autre vers l'Aragon par Olite.

Ils s'engagèrent sur cette dernière.

À l'auberge d'Olite on leur assura que le voyage bien que long leur serait favorable.

La plaine de Tafalla plantée d'oliviers et de vignes paraissait un jardin où les rois, disait-on, venaient oublier les tracas de leur capitale, Pampelune. Ils y rêvaient de châteaux, de parcs et de péristyles dans la prospérité d'une terre qui promettait toutes ces richesses.

Rassuré, Robinson s'enquit des mœurs et usages du pays.

On le prévint contre le charme dangereux des femmes aragonaises, au visage d'un ovale parfait rehaussé de cheveux nattés serrés sur la tête par un ruban, habillées sans recherche mais avec une simplicité qui rappelait la beauté grecque toute en vivacité.

C'étaient, disait-on, les plus belles femmes d'Espagne.

Elles avaient cependant un comportement ridicule qui choqua l'un des compagnons de Robinson peu averti des choses du pays. Alors qu'il tournait le dos à l'une de ces dames soucieuse d'attirer l'attention, il reçut une claque sur le derrière qui le laissa rouge de confusion.

On en rit de bon cœur à l'auberge où on les traita cependant avec beaucoup de frugalité. Pommes de terre écrasées dans l'huile d'olive, œufs, tomates, oignons ; matin et soir, viandes bouillies assaisonnées d'ail. On leur assura que l'huile d'olive, mise à tout propos dans la cuisine, préservait de tous les maux.

C'était à tout prendre meilleure chère que celle que leur procurait le dicton local : « *camino francès, gato por res* ». Ils étaient en effet sur la grande voie de Saint-Jacques où les pèlerins se contentaient souvent de bien peu, assurés à toute extrémité de manger à l'auberge du chat pour peu d'argent.

L'approche de l'Aragon s'annonçait difficile. Les jardins d'Olite touchaient au désert : les tristes solitudes des Bardeñas que Robinson compara aux terrasses arides d'Amérique, brûlées de soleil, ravinées, couvertes de poussière. Une herbe jaune et rase courait les plateaux nus peuplés de villages bâtis en terre crue.

La rivière roulait des eaux rouges, boueuses et, tout le long de ses rives, des ruines de maisons, des arbres abattus rappelaient la violence des crues d'automne. Robinson tenta de franchir le courant. Un laboureur en haillons, le fusil accroché derrière le dos, lui indiqua un gué à l'aval d'un village. Le paysage changea alors d'aspect, plantureux et frais couvert de vignes et de cultures : une terre de grande fertilité. Les prairies étaient parsemées de granges et descendaient jusqu'à des terrasses plantées de vergers et protégées par des

rideaux de cyprès. De larges croupes verdoyantes ondulaient à perte de vue couvertes plus bas d'un vignoble dont on vantait le vin : un cariñena épais et qui sentait la peau de bouc.

La traversée de l'Aragon ne donna lieu à aucun autre événement sinon quelques rencontres au hasard des haltes, ici avec une *ronda*\* de musiciens et de danseurs de *jotas*\*\* , là, avec de curieux personnages habillés de clinquant, décorés de faveurs, qui taquinaient des taureaux et faisaient admirer aux dames leurs culottes collantes de velours vert, leurs bas de soie bleue, un chapeau de plumes, un manteau rouge et des *alpargates*\*\*\* serrées par des rubans noirs.

On les mit en garde contre des bergers brigands, sortes de brutes à tromblon et à *navaja* qui parcouraient la région du côté des montagnes.

Les villageois qu'ils avaient déjà rencontrés leur avaient paru obstinés et têtus à tel point qu'ils ne s'étonnèrent guère d'apprendre par un proverbe local que « *l'Aragonais a la tête assez dure pour enfoncer un clou au mur en le frappant du front du côté de la pointe* ». Ces gens farouches et d'un abord si redoutable habitaient un pays d'une merveilleuse beauté.

Le chemin remontait le cours du Gallego barré de digues de pierres à l'endroit des moulins. La rivière grondait et s'enflait dans un grand remuement d'eaux jaunes, creusées de remous. Le passage fut des plus difficiles sur un pont suspendu fait de planches et de cordages. Tout au fond, les sierras d'une chaude couleur orangée annonçaient un paysage escarpé. Plus bas, sur des balcons crayeux se détachaient de misérables villages, étroits et mal bâtis malgré quelques hautes façades de pierre brute timbrées de blasons et de linteaux gravés.

Aussi loin que la vue portait, c'était un long déroulement de vallées boisées du côté des montagnes jusqu'aux déchirures des crêtes.

Robinson savoura la beauté de ce paysage incliné vers des lointains lumineux et doux.

*Ayant passé deux rivières et gagné le pays plat, nous nous retrouvâmes dans un climat chaud, où le pays était agréable et où l'on ne voyait aucune trace de neige ; mais tout à coup, tournant à gauche, il nous ramena vers les montagnes par un autre chemin.*

Robinson et ses compagnons franchirent la Cinca sur un pont en ogive, arqué comme un dos de chameau, qui les dirigea vers un pays montueux coupé de gorges. Ce bout de monde s'enfonçait entre deux chaînes de montagnes qui l'assombrissaient de leurs versants boisés.

---

\* *Ronda* : groupe de musiciens.

\*\* *Jota* : danse traditionnelle d'Aragon.

\*\*\* *Alpargates* : espadrilles.

*Les rochers et les précipices étaient vraiment effrayants à voir ; cependant il fit tant de tours et de détours, et nous conduisit par des chemins si tortueux, qu'insensiblement nous passâmes le sommet des montagnes sans être trop incommodés par la neige. Et soudain il nous montra les agréables et fertiles provinces du Languedoc et de Gascogne, toutes vertes et fleurissantes, quoique, de fait, elles fussent à une grande distance et que nous eussions encore bien du mauvais chemin.*

## Les défilés de la peur

La neige dressait un barrage devant le col. Il fallut tailler le passage. De tous les ports de cette crête des Pyrénées, le Port du Plan était cependant le plus accessible, le plus direct aussi pour atteindre le plus proche village du versant français.

De très longue mémoire, les bêtes de somme y voituraient des ballots de denrées et des voyageurs qui, par nécessité, franchissaient la frontière au risque de s'aventurer par des chemins escarpés et dangereux.

On parlait de mauvaises rencontres, de miquelets, de voleurs de bétail, déserteurs et brigands, bandouliers de misère qui détroussaient les gens et les jetaient dans les ravins. Quelquefois la tempête soulevait des torrents de neige. En une nuit, les chemins étaient recouverts. Les voyageurs isolés couraient le plus grand danger de se perdre.

Robinson devait apprendre plus tard, qu'à une demi-lieue de là, un cabaret nommé l'Hospital de Rioumajou les aurait recueillis. On y trouvait huile, vinaigre et sel, tous aliments non périssables, un feu, des granges, des logis pour y demeurer par temps de tourmente.

Ce lieu secourable leur aurait épargné bien des fatigues. Aucune trace, aucun signe ne le signalait au passage du port où Robinson eût pu rencontrer la garde que l'on venait de renforcer, l'été d'avant, pour prévenir la fuite des huguenots vers l'Espagne.

Les soldats eux-mêmes s'étaient débandés, chassés par les grands froids.

Le mauvais pays se prolongeait très bas, dans la brume, par une descente difficile dont on ne distinguait pas la pente.

*Tout un jour et une nuit nous vîmes neiger si fort que nous ne pouvions avancer. Mais notre guide nous dit de nous tranquilliser, que bientôt tout serait franchi. Nous nous aperçûmes en effet que nous descendions chaque jour, et que nous avancions plus au nord qu'auparavant ; nous reposant donc sur notre guide, nous poursuivîmes.*

En effet, la route paraissait meilleure sous le couvert d'une haute futaie qui l'avait en partie protégé contre les chutes de neige. Des sapins d'une portée extraordinaire offusquaient les deux versants de la vallée. On les abattait pour l'exploitation de la mâture. D'énormes troncs gisaient en travers du chemin autour des moulins à scie, attendant d'être traînés jusqu'à la rivière d'Aure par des attelages de bœufs.

L'arrivée précoce du froid avait arrêté les coupes. Des trains de voitures abandonnés barraient le passage. Il fallait quelquefois descendre de cheval, accompagner les bêtes jusqu'au bord du torrent puis remonter en aval, sur le chemin soutenu par des arbres boulonnés sur le rocher.

Par endroits, la forêt était bien dégarnie, ouverte sur de larges brèches où s'accumulaient des monceaux de branchages et de bois abattus à la hache ou emportés par le glissement de la neige.

C'était misère de voir pareil saccage. Les glissoires avaient raviné les pentes parsemées de billons et d'éclats de rochers d'où émergeaient des câbles et des chaînes rompus.

Le chemin continuait rive gauche du Rioumajou, plus large, mieux entretenu, ouvert sur la large prise d'air qui annonçait l'approche de la grande vallée. Déjà, quelques fumées montaient de pauvres masures fermées sur des amas de neige entassés par le vent. L'une d'elles, mieux bâtie, portait en linteau une date : 1636.

Un fort défendait le passage.

Ce lieu que l'on appelait Tramezaïgues, à cause de sa situation à la rencontre de la vallée de Rioumajou et de la vallée d'Aure, était surtout connu par la hardiesse de ses habitants, chasseurs de loups et tueurs d'ours dont les exploits colportés de loin en loin, leur avaient assuré une réputation terrible. Ces fameux *oussaillés* s'étaient souvent battus contre les ours, à la pique et au couteau, en un corps à corps où la chose la plus horrible à supporter n'étaient ni l'étouffement ni le coup de patte mais l'haleine fétide du fauve soufflée en plein visage.

Les rigueurs de l'hiver avaient attiré jusqu'aux approches des maisons des bandes de loup enhardis par la faim. Ils sortaient des forêts, bien avant la nuit, excités par l'odeur des chevaux. C'étaient alors des fuites folles, des galops éperdus devant la meute hurlante.

Le pire était à craindre.

Robinson donna des ordres brefs.

Le guide se porta en avant. Le reste de la troupe se serra autour de son maître prête à répondre à la moindre menace.

*Deux heures environ avant la nuit, notre guide était devant nous à quelque distance et hors de notre vue, quand soudain trois loups monstrueux, suivis d'un ours, s'élançèrent d'un chemin creux joignant un bois épais. Deux des loups se jetèrent sur le guide ; et, s'il s'était trouvé seulement éloigné d'un demi-mille, il aurait été à coup sûr dévoré avant que nous eussions pu le secourir. L'un de ces animaux s'agrippa au cheval, et l'autre attaqua l'homme avec tant de violence, qu'il n'eut pas le temps ou la présence d'esprit de s'armer de son pistolet, mais il se prit à crier et à nous appeler de toute sa force. J'ordonnai à mon serviteur Vendredi, qui était près de moi, d'aller à toute bride voir ce qui se passait. Dès qu'il fut à portée de vue du guide il se mit à crier aussi fort que lui : « Ô maître ! Ô maître ! » Mais, comme un hardi compagnon, il galopa droit au pauvre homme, et déchargea son pistolet dans la tête du loup qui l'attaquait.*

*Par bonheur pour le pauvre guide, ce fut mon serviteur Vendredi qui vint à son aide ; car celui-ci, dans son pays, ayant été familiarisé avec cette espèce d'animal, fondit sur lui sans peur et tira son coup à bout portant ; au lieu que*

*tout autre de nous aurait tiré de plus loin, et peut-être manqué le loup, ou couru le danger de frapper l'homme.*

*Il y avait là de quoi épouvanter un plus vaillant que moi ; et de fait toute la compagnie s' alarma quand avec la détonation du pistolet de Vendredi nous entendîmes des deux côtés les affreux hurlements des loups, et ces cris tellement redoublés par l'écho des montagnes, qu'on eut dit qu'il y en avait une multitude prodigieuse ; et peut-être en effet leur nombre légitimait-il nos appréhensions.*

*Quoi qu'il en fût, lorsque Vendredi eut tué ce loup, l'autre, qui s'était cramponné au cheval, l'abandonna sur-le-champ et s'enfuit. Fort heureusement, comme il l'avait attaqué à la tête, ses dents s'étaient fichées dans les bossettes de la bride, de sorte qu'il lui avait fait peu de mal. Mais l'homme était grièvement blessé : l'animal furieux lui avait fait deux morsures, l'une au bras et l'autre un peu au-dessus du genou, et il était juste sur le point d'être renversé par son cheval effrayé quand Vendredi accourut et tua le loup.*

*On imaginera facilement qu'au bruit du pistolet de Vendredi nous forçâmes tous notre pas et galopâmes aussi vite que nous le permettait un chemin ardu, pour voir ce que cela voulait dire. Sitôt que nous eûmes passé les arbres qui nous offusquaient, nous vîmes clairement de quoi il s'agissait, et de quel mauvais pas Vendredi avait tiré le pauvre guide, quoique nous ne puissions distinguer d'abord l'espèce d'animal qu'il avait tué.*

Cette attaque décida la troupe à forcer l'allure d'autant plus que la route était plus large, mieux tracée, rive gauche de la rivière, à l'orée de grands bois.

Des toits fumaient sur la rive opposée et signalaient, ici et là, des hameaux où Robinson aurait pu trouver refuge. Mais, il restait encore bien du chemin à couvrir et ces lieux habités avaient un tel renom de mauvais gîte qu'il était impensable de s'arrêter.

Le chemin évitait Saint-Hilaire et se prolongeait droit et large dans une ample prairie fort belle, bordée sur la gauche d'une forêt où l'on distinguait parmi les sapins noirs quelques taches rousses de chênes.

Du côté de la montagne, les bois se redressaient, escarpés et obscurs jusqu'à de profondes ravines où les loups devaient se retrouver en nombre.

Les hurlements de ces bêtes battaient encore dans les têtes et ravivaient l'épouvante.

Robinson et ses compagnons venaient à peine de subir une terrible épreuve.

*Mais jamais combat ne fut présenté plus hardiment et plus étrangement que celui qui suivit entre Vendredi et l'ours, et qui, bien que nous eussions été premièrement surpris et effrayés, nous donna à tous le plus grand divertissement imaginable.*

*L'ours est un gros et pesant animal ; il ne galope point comme le loup, alerte et léger ; mais il possède deux qualités particulières, sur lesquelles généralement il base ses actions. Premièrement, il ne fait point sa proie de*

*l'homme, non pas que je veuille dire que la faim extrême ne l'y puisse forcer comme dans le cas présent, la terre étant couverte de neige, et d'ordinaire il ne l'attaque que lorsqu'il en est attaqué. Si vous le rencontrez dans les bois, et que vous ne vous mêliez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres. Mais ayez soin d'être très galant avec lui et de lui céder la route ; car c'est un gentilhomme fort chatouilleux, qui ne voudrait point faire un pas hors de son chemin, fût-ce pour un roi. Si réellement vous en êtes effrayé, votre meilleur parti est de détourner les yeux et de poursuivre ; car par hasard si vous vous arrêtez, vous demeurez coi et le regardez fixement, il prendra cela pour un affront, et si vous lui jetez ou lui lanciez quelque chose qui l'atteignît, ne serait-ce qu'un bout de bâton gros comme votre doigt, il le considérerait comme un outrage, et mettrait de côté tout autre affaire pour en tirer vengeance, car il veut avoir satisfaction sur le point d'honneur : c'est là sa première qualité. La seconde, c'est qu'une fois offensé, il ne vous laissera ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il ait sa revanche, et vous suivra, avec sa bonne grosse dégainé, jusqu'à ce qu'il vous ait atteint.*

*Mon serviteur Vendredi, lorsque nous le joignîmes, avait délivré notre guide, et l'aidait à descendre de son cheval, car le pauvre homme était blessé et effrayé plus encore, quand soudain nous aperçûmes l'ours sortir du bois ; il était monstrueux, et de beaucoup le plus gros que j'eusse jamais vu. À son aspect nous fûmes tous un peu surpris ; mais nous démêlâmes aisément du courage et de la joie dans la contenance de Vendredi.*

*« Ô ! Ô ! Ô ! s'écria-t-il trois fois, en le montrant du doigt, Ô maître ! vous me donner congé, moi donner une poignée de main à lui, moi vous faire vous bon rire. »*

*Je fus étonné de voir ce garçon si transporté : « Tu es fou, lui dis-je, il te dévorera !*

*— Dévorer moi ? Dévorer moi ? répéta Vendredi. Moi dévorer lui, moi faire vous bon rire ; vous tous rester là, moi montrer vous bon rire. »*

*Aussitôt il s'assied à terre, en un tour de main, ôte ses bottes, chausse une paire d'escarpins qu'il avait dans sa poche, donne son cheval à mon autre serviteur, et, armé de son fusil, se met à courir comme le vent.*

*L'ours se promenait tout doucement, sans songer à troubler personne, jusqu'à ce que Vendredi, arrivé assez près, se mit à l'appeler comme s'il pouvait le comprendre : « Écoute ! écoute ! moi parler avec toi. » Nous suivions à distance ; car, ayant alors descendu le côté des montagnes qui regarde la Gascogne, nous étions entrés dans une immense forêt dont le sol plat était rempli de clairières parsemées d'arbres çà et là.*

*Vendredi, qui était comme l'on dit sur les talons de l'ours, le joignit promptement, ramassa une grosse pierre, la lui jeta et l'atteignit à la tête ; mais il ne lui fit pas plus de mal que s'il l'avait lancée contre un mur ; elle répondit cependant à ses fins, car le drôle était si exempt de peur, qu'il ne faisait cela que pour obliger l'ours à le poursuivre, et nous montrer bon rire, comme il disait.*

*Sitôt que l'ours sentit la pierre et aperçut Vendredi, il se retourna, et s'avança vers lui en faisant de longues et diaboliques enjambées, marchant tout de guingois, et d'une si étrange allure, qu'il aurait fait prendre à un cheval le petit galop. Vendredi s'enfuit et porta sa course de notre côté, comme pour demander du secours. Nous résolûmes donc de faire feu tous ensemble sur l'ours, afin de délivrer mon serviteur. J'étais cependant fâché de tout cœur contre lui, pour avoir ainsi attiré la bête sur nous lorsqu'elle allait à ses affaires par un autre chemin. J'étais surtout en colère de ce qu'il l'avait détournée et puis avait pris la fuite. Je l'appelai : « Chien, lui dis-je, est-ce là nous faire rire ? Arrive ici et reprends ton bidet, afin que nous puissions faire feu sur l'animal. » Il m'entendit et cria : « Pas tirer ! Pas tirer ! rester tranquille ; vous avoir beaucoup rire. » Comme l'agile garçon faisait deux enjambées contre l'autre une, il tourna tout à coup de côté, et, apercevant un grand chêne propre pour son dessein, il nous fit signe de le suivre ; puis redoublant de prestesse, il monta lestement sur l'arbre, ayant laissé son fusil sur la terre, à environ cinq ou six verges plus loin.*

*L'ours arriva bientôt vers l'arbre. Nous le suivions à distance. Son premier soin fut de s'arrêter au fusil et de le flairer ; puis, le laissant là, il s'agrippa à l'arbre et grimpa comme un chat, malgré sa monstrueuse pesanteur. J'étais étonné de la folie de mon serviteur, car j'envisageais cela comme tel ; et, sur ma vie, je ne trouvais là-dedans rien encore de risible, jusqu'à ce que, voyant l'ours monter à l'arbre, nous nous rapprochâmes de lui.*

*Quand nous arrivâmes, Vendredi avait déjà gagné l'extrémité d'une grosse branche, et l'ours avait fait la moitié du chemin pour l'atteindre. Aussitôt que l'animal parvint à l'endroit où la branche était plus faible : « Ah ! nous cria Vendredi, maintenant vous voir moi apprendre l'ours à danser. » Et il se mit à sauter et à secouer la branche. L'ours, commençant alors à chanceler, s'arrêta court et se prit à regarder derrière lui pour voir comment il s'en retournerait, ce qui effectivement nous fit rire de tout cœur. Mais il s'en fallait de beaucoup que Vendredi eût fini avec lui. Quand il le vit se tenir coi, il l'appela de nouveau, comme s'il eût supposé que l'ours parlait anglais : « Comment ! toi pas venir plus loin ? Moi prie toi venir plus loin. » Il cessa donc de sauter et de remuer la branche ; et l'ours, juste comme s'il comprenait ces paroles, s'avança un peu. Alors Vendredi se reprit à sauter, et l'ours s'arrêta encore.*

*Nous pensâmes alors que c'était un bon moment pour le frapper à la tête, et je criai à Vendredi de rester tranquille, que nous voulions tirer sur l'ours ; mais il répliqua vivement : « Ô prie ! Ô prie ! pas tirer ; moi tirer près et alors. » Il voulait dire tout à l'heure. Cependant, pour abréger l'histoire, Vendredi dansait tellement et l'ours se posait d'une façon si grotesque, que vraiment nous nous pâmions de rire. Mais nous ne pouvions encore concevoir ce que le camarade voulait faire. D'abord nous avons pensé qu'il comptait renverser l'ours ; mais nous vîmes que la bête était trop rusée pour cela : elle ne voulait pas avancer, de peur d'être jetée à bas, et s'accrochait si bien avec ses grandes griffes et ses*



*grosses pattes, que nous ne pouvions imaginer quelle serait l'issue de ceci et où s'arrêterait la bouffonnerie.*

*Mais Vendredi nous tira bientôt d'incertitude. Voyant que l'ours se cramponnait à la branche et ne voulait point se laisser persuader d'approcher davantage : « Bien, bien ! dit-il, toi pas venir plus loin, moi aller, moi aller ; toi pas venir à moi, moi aller à toi. »*

*Sur ce, il se retire jusqu'au bout de la branche, et la faisant fléchir sous son poids, il s'y suspend et la courbe doucement jusqu'à ce qu'il soit assez près de terre pour tomber sur ses pieds ; puis il court à son fusil, le ramasse et se plante là.*

*« Eh bien, lui dis-je, Vendredi, que voulez-vous faire maintenant ? Pourquoi ne tirez-vous pas ?*

*— Pas tirer, répliqua-t-il, pas encore ; moi tirer maintenant, moi non tuer ; moi rester, moi donner vous encore un rire. »*

*Ce qu'il fit en effet, comme on le verra tout à l'heure.*

*Quand l'ours vit son ennemi délogé, il déserta de la branche où il se tenait, mais excessivement lentement, regardant derrière lui à chaque pas et marchant à reculons, jusqu'à ce qu'il eût gagné le corps de l'arbre. Alors, toujours l'arrière-train en avant, il descendit, s'agrippant au tronc avec ses griffes et ne remuant qu'une patte à la fois, très posément. Juste à l'instant où il allait appuyer sa patte de derrière sur le sol, Vendredi s'avança sur lui, et, lui appliquant le canon de son fusil dans l'oreille, il le fit tomber roide mort comme une pierre.*

*Alors le maraud se retourna pour voir si nous n'étions pas à rire ; et quand il lut sur nos visages que nous étions fort satisfaits, il se mit lui-même à s'esclaffer, et nous dit : « Ainsi nous tue ours dans ma contrée.*

*— Vous les tuez ainsi ? repris-je, comment ! vous n'avez pas de fusils !*

*— Non, dit-il, pas fusils ; mais tirer grand beaucoup longues flèches. »*

*Ceci fut vraiment un bon divertissement pour nous ; mais nous nous trouvions encore dans un lieu sauvage, notre guide était grièvement blessé, et nous savions à peine que faire. Les hurlements des loups retentissaient toujours dans ma tête ; et, dans le fait, excepté le bruit que j'avais jadis entendu sur le rivage d'Afrique, et dont j'ai dit quelque chose déjà, je n'ai jamais rien ouï qui m'ait rempli d'une si grande horreur.*

*Ces raisons, et l'approche de la nuit, nous faisaient une loi de partir ; autrement, comme l'eût souhaité Vendredi, nous aurions certainement dépouillé cette bête monstrueuse de sa robe, qui valait bien la peine d'être conservée ; mais nous avons trois lieues à faire, et notre guide nous pressait. Nous abandonnâmes donc ce butin et poursuivîmes notre voyage.*

*La terre était toujours couverte de neige, bien que moins épaisse et moins dangereuse que sur les montagnes. Des bêtes dévorantes, comme nous*

*l'apprîmes plus tard, étaient descendues dans la forêt et dans le pays plat, pressées par la faim, pour chercher leur pâture et avaient fait de grands ravages dans les hameaux, où elles avaient surpris les habitants, tué un grand nombre de leurs moutons et de leurs chevaux, et même quelques personnes.*

On ne comptait plus les méfaits de ces monstres. Les loups enragés sautaient dans les cours de ferme, pénétraient dans les étables. Bien avant la nuit, on fermait les portails et les enclos bardés de pieux en fer. On ne sortait jamais seul, même en plein jour. De loin en loin, des nouvelles terribles arrivaient, colportées de village en village. Ici, une femme avait été trouvée à moitié dévorée sur le chemin de la fontaine ; là, des enfants qui jouaient avait été emportés ; ailleurs, c'était un berger affreusement mordu, un marchand ambulancier disparu. La peur de la bête rôdait dans les campagnes. Ne disait-on pas que la morsure du loup était venimeuse et que son regard rendait muet ?

À la moindre alerte, on se précipitait sur les fourchines à dents de fer ou sur les gourdins garnis de clous que l'on tenait à portée de la main.

Les loups brigands venus du fin fond de la peste traînaient dans leur sillage de terribles histoires de sang.

Toutes ces cruautés absorbaient Robinson dans de sombres pressentiments. Il hâtait le pas, encourageait ses compagnons sachant bien que le pire était encore à venir.

*Nous avons à passer un lieu dangereux dont nous parlait notre guide ; s'il y avait encore des loups dans le pays, nous devions à coup sûr les rencontrer là. C'était une petite plaine, environnée de bois de tous les côtés, et un long et étroit défilé où il fallait nous engager pour traverser le bois et gagner le village, notre gîte.*

*Une demi-heure avant le coucher du soleil nous entrâmes dans le premier bois, et à soleil couché nous arrivâmes dans la plaine. Nous ne rencontrâmes rien dans ce premier bois, si ce n'est que dans une petite clairière, qui n'avait pas plus d'un quart de mille, nous vîmes cinq grands loups traverser la route en toute hâte, l'un après l'autre, comme s'ils étaient en chasse de quelque proie qu'ils avaient en vue ; ils ne firent pas attention à nous, et disparurent en peu d'instant.*

*Là-dessus notre guide, qui, soit dit en passant, était un misérable poltron, nous recommanda de nous mettre en défense ; il croyait que beaucoup d'autres allaient venir.*

*Nous tînmes nos armes prêtes et l'œil au guet ; mais nous ne vîmes plus de loups jusqu'à ce que nous eûmes pénétré dans la plaine après avoir traversé ce bois, qui avait près d'une demi-lieue. Aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous ne chomâmes pas d'occasion de regarder autour de nous. Le premier objet qui nous frappa ce fut un cheval mort. C'est-à-dire un pauvre cheval que les loups avaient tué. Au moins une douzaine d'entre eux étaient à la besogne, on ne peut*

*pas dire en train de le manger, mais plutôt de ronger les os, car ils avaient dévoré toute la chair auparavant.*

*Nous ne jugeâmes pas à propos de troubler leur festin, et ils ne prirent pas garde à nous. Vendredi aurait bien voulu tirer sur eux, mais je m'y opposai formellement, prévoyant que nous aurions sur les bras plus d'affaires semblables que nous ne nous y attendions.*

*Nous n'avions pas encore traversé la moitié de la plaine, quand, dans les bois, à notre gauche, nous commençâmes à entendre les loups hurler d'une manière effroyable, et aussitôt après nous en vîmes environ une centaine venir droit à nous, tous en corps, et la plupart d'entre eux en ligne, aussi régulièrement qu'une armée rangée par des officiers expérimentés. Je savais à peine que faire pour les recevoir. Il me sembla toutefois que le seul moyen était de nous serrer tous de front, ce que nous exécutâmes sur-le-champ. Mais, pour qu'entre les décharges nous n'eussions point trop d'intervalle, je résolus que seulement de deux hommes l'un ferait feu, et que les autres, qui n'auraient pas tiré, se tiendraient prêts à leur faire essayer immédiatement une seconde fusillade s'ils continuaient d'avancer sur nous ; puisque ceux qui auraient lâché leur coup d'abord ne s'amuseraient pas à charger leur fusil, mais s'armeraient chacun d'un pistolet, car nous étions tous munis d'un fusil et d'une paire de pistolets. Ainsi nous pouvions par cette tactique faire six salves, la moitié de nous tirant à la fois. Néanmoins, pour le moment, il n'y eut pas nécessité : à la première décharge les ennemis firent halte, épouvantés, stupéfiés du bruit autant que du feu. Quatre d'entre eux, frappés à la tête, tombèrent morts ; plusieurs autres furent blessés et se retirèrent tout sanglants, comme nous pûmes le voir par la neige. Ils s'étaient arrêtés, mais ils ne battaient point en retraite. Me ressouvenant alors d'avoir entendu dire que les plus farouches animaux étaient jetés dans l'épouvante à la voix de l'homme, j'enjoignis à tous nos compagnons de crier aussi haut qu'ils le pourraient, et je vis que le dicton n'était absolument pas faux ; car, à ce cri, les loups commencèrent à reculer et à faire volte-face. Sur le coup j'ordonnai de saluer leur arrière-garde d'une seconde décharge, qui leur fit prendre le galop, et ils s'enfuirent dans les bois.*

*Ceci nous donna le loisir de recharger nos armes, et, pour ne pas perdre de temps, nous le fîmes en marchant. Mais à peine eûmes-nous bourré nos fusils et repris la défensive, que nous entendîmes un bruit terrible dans le même bois, à notre gauche ; seulement c'était plus loin, en avant, sur la route que nous devions suivre.*

*La nuit approchait et commençait à se faire noire, ce qui empirait notre situation ; et, comme le bruit croissait, nous pouvions aisément reconnaître les cris et les hurlements de ces bêtes infernales. Soudain nous aperçûmes deux ou trois troupes de loups, l'une sur notre gauche, une derrière nous et une autre à notre front, de sorte que nous en semblions environnés. Néanmoins, comme elles ne nous assaillaient point, nous poussâmes en avant aussi vite que pouvaient aller nos chevaux, ce qui, à cause de l'âpreté du chemin, n'était tout bonnement*

*qu'un grand trot. De cette manière nous vînmes au-delà de la plaine, en vue de l'entrée du bois à travers lequel nous devions passer ; mais notre surprise fut grande quand, arrivés au défilé nous aperçûmes, juste à l'entrée, un nombre énorme de loups à l'affût.*

*Tout à coup, vers une autre percée du bois, nous entendîmes la détonation d'un fusil ; et comme nous regardions de ce côté, sortit un cheval, sellé et bridé, fuyant comme le vent, et ayant à ses trousses seize ou dix-sept loups haletants : en vérité, il les avait sur ses talons. Comme nous ne pouvions supposer qu'il tiendrait à cette vitesse, nous ne mîmes pas en doute qu'ils finiraient par le joindre ; infailliblement il en a dû être ainsi.*

*Un spectacle plus horrible encore vint alors frapper nos regards : ayant gagné la percée d'où le cheval était sorti, nous trouvâmes les cadavres d'un autre cheval et de deux hommes dévorés par ces bêtes cruelles. L'un de ces hommes était sans doute le même que nous avons entendu tirer une arme à feu, car il avait près de lui un fusil déchargé. Sa tête et la partie supérieure de son corps étaient rongées.*

*Cette vue nous remplit d'horreur, et nous ne savions où porter nos pas ; mais ces animaux, alléchés par la proie, tranchèrent bientôt la question en se rassemblant autour de nous. Sur l'honneur, il y en avait bien trois cents ! Il se trouvait, fort heureusement pour nous, à l'entrée du bois, mais à une petite distance, quelques gros arbres propres à la charpente, abattus l'été d'auparavant, et qui, je le suppose, gisaient là en attendant qu'on les charriât. Je menai ma petite troupe au milieu de ces arbres, nous nous rangeâmes en ligne derrière le plus long, j'engageai tout le monde à mettre pied à terre, et, gardant ce tronc devant nous comme un parapet, à former un triangle ou trois fronts, renfermant nos chevaux dans le centre.*

*Nous fîmes ainsi et nous fîmes bien, car jamais il ne fut plus furieuse charge que celle qu'exécutèrent sur nous ces animaux quand nous fûmes en ce lieu : ils se précipitèrent en grondant, montèrent sur la pièce de charpente qui nous servait de parapet, comme s'ils se jetaient sur leur proie. Cette fureur, à ce qu'il paraît, était surtout excitée par la vue des chevaux placés derrière nous : c'était là la curée qu'ils convoitaient. J'ordonnai à nos hommes de faire feu comme auparavant, de deux hommes l'un, et ils ajustèrent si bien qu'ils tuèrent plusieurs loups à la première décharge ; mais il fut nécessaire de faire un feu roulant, car ils avançaient sur nous comme des diables, ceux de derrière poussant ceux de devant.*

*Après notre seconde fusillade, nous pensâmes qu'ils s'arrêteraient un peu, et j'espérais qu'ils allaient battre en retraite ; mais ce ne fut qu'une lueur, car d'autres s'élançèrent de nouveau.*

*Nous fîmes donc nos salves de pistolets. Je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-sept ou dix-huit et que nous en estropiâmes*

*le double. Néanmoins ils ne désespéraient pas. Je ne me souciais pas de tirer notre dernier coup trop à la hâte.*

*J'appelai donc mon domestique, non pas mon serviteur Vendredi, il était mieux employé : durant l'engagement il avait, avec la plus grande dextérité imaginable, chargé mon fusil et le sien ; mais, comme je le disais, j'appelai mon autre homme, et, lui donnant une corne à poudre, je lui ordonnai de faire une grande traînée le long de la pièce de charpente.*

*Il obéit et n'avait eu que le temps de s'en aller, quand les loups y revinrent, et quelques-uns étaient montés dessus, lorsque moi, lâchant près de la poudre le chien d'un pistolet déchargé, j'y mis le feu. Ceux qui se trouvaient sur la charpente furent grillés, et six ou sept d'entre eux tombèrent ou plutôt sautèrent parmi nous, soit par la force ou par la peur du feu.*

*Nous les dépêchâmes en un clin d'œil ; et les autres furent si effrayés de cette explosion, que la nuit fort près alors d'être close rendit encore plus terrible, qu'ils se reculèrent un peu.*

*Là-dessus je commandai de faire une décharge générale de nos derniers pistolets, après quoi nous jetâmes un cri. Les loups alors montrèrent les talons, et aussitôt nous fîmes une sortie sur une vingtaine d'estropiés que nous trouvâmes se débattant par terre, et que nous taillâmes à coup de sabre, ce qui répondit à notre attente ; car les cris et les hurlements qu'ils poussèrent furent entendus par leurs camarades, si bien qu'ils prirent congé de nous et s'enfuirent.*

*Nous en avions en tout expédié une soixantaine, et si c'eût été en plein jour nous en aurions tué bien davantage. Le champ de bataille étant ainsi balayé, nous nous remîmes en route, car nous avions encore près d'une lieue à faire.*

La nuit était bien avancée.

Les habitants s'étaient barricadés dans les étables. À peine distinguait-on les toits des maisons étroitement serrés au-dessus de murailles fermées par de lourdes portes.

Ce pays d'apparence sauvage était en réalité parmi les plus industriels des Pyrénées.

Bien plus tard, Robinson apprit qu'il avait côtoyé plusieurs villages, tous feux éteints, solidement défendus du côté le moins accessible du torrent.

Arreau, Sarrancolin et leurs hameaux Reboul, Héchettes, abritaient une communauté particulièrement experte aux travaux des forges et des fonderies. Le terrible hiver de 1688 avait arrêté toute activité. Les radeaux chargés de marbres de Campan étaient amarrés à quai. De grands dépôts de bois attendaient d'être acheminés vers Toulouse. On avait peine à reconnaître cette vallée qui, au début du siècle, avait fourni à la cathédrale d'Auch ses grilles monumentales et ses fers forgés superbement ouvragés : ces villages, ces forêts dont on vantait la qualité des bois, chêne et sapin pour la mâturation, hêtre pour le chauffage et la charpente, tilleul pour les moules à fromage et plaques d'écorce de bouleau pour la couverture des toits de cabanes.

Cloutiers, verriers, charbonniers, bûcherons et bergers s'étaient terrés chez eux, contraints par la peur des loups que l'on voyait rôder aux abords des maisons.

Robinson craignait à tout instant le retour d'une attaque.

*Plusieurs fois, chemin faisant, nous entendîmes ces bêtes dévorantes hurler et crier dans les bois, et plusieurs fois nous imaginâmes en voir quelques-unes ; mais, nos yeux étant éblouis par la neige, nous n'en n'étions pas certains. Une heure après nous arrivâmes à l'endroit où nous devions nous loger. Nous y trouvâmes la population glacée d'effroi et sous les armes, car la nuit d'auparavant les loups et quelques ours s'étaient jetés dans le village et y avaient porté l'épouvante. Les habitants étaient forcés de faire le guet nuit et jour, mais surtout la nuit, pour défendre leur bétail et se défendre eux-mêmes.*

*Le lendemain notre guide était si mal et ses membres si enflés par l'apostème de ses deux blessures, qu'il ne put aller plus loin. Là nous fûmes donc obligés d'en prendre un nouveau pour nous conduire à Toulouse.*

Il y avait encore bien du mauvais chemin à faire avant d'atteindre la Garonne.

Les landes de Gascogne du côté de Lannemezan cachaient des bandes de « loups à deux pattes » dont Robinson s'était inquiété au départ de Pampelune : brigands, bandouliers, déserteurs qui hantaient ce « désert affreux (une lieue de long pour un quart de lieue de large) après Saint-Gaudens tirant sur Toulouse, indépendant de toute paroisse et où il n'y avait guère ni culture, ni habitations, un sol naturellement froid, maigre et si stérile qu'à peine les brebis pouvaient y paître ».

La grand'route traversait cet endroit mal famé avant de rejoindre, du côté de Martres, une campagne plus rassurante « *aussi unie qu'une nappe d'eau, populeuse et fertile, peuplée de bonnes plantes, bien cultivée, commode pour la vie, patrie de l'abondance et de la sécurité* ».

Toute blanche et plate, la route longeait le fleuve « *en droite ligne au bout de l'horizon et finissait par un amas de maisons rouges... De vieilles maisons, des toits de chaume bosselés, appuyés les uns sur les autres, de petites cours pleines de baquets, de brouettes de paille, d'enfants, d'animaux, un air de gaieté et de bien-être* » que Robinson appréciait tout à son aise.

## Toulouse

*Nous ne trouvâmes ni neige, ni loups, ni rien de semblable, mais un climat chaud et un pays agréable et fertile.*

Toulouse « *toute rouge de briques dans la poudre rouge du soir* » était cependant tout encore meurtrie des révoltes qui, au siècle passé, avaient soulevé les quartiers les uns contre les autres dans des combats de rues sans merci : le Capitole contre les Jacobins, huguenots et papistes livrés à leur furie dévastatrice.

Comme pour ajouter à la folie des hommes, le temps s'était mis au plus mal. Les fortes sécheresses des années 1670 avaient précédé les grands froids si bien que les pires épidémies s'étaient abattues sur le bétail et sur les gens avec une rigueur implacable : toxicoses, fièvres « pourpres », varioles prenaient le relais de la peste et décimaient les populations livrées à une disette effroyable.

Sur ces malheurs, la « grande peur » de l'automne 1685 jetait les âmes dans le désordre. Le roi persécuteur avait ruiné le commerce mais la ville, embellie par de récents monuments de briques et de pierres, collèges, le Pont-Neuf, hôtels particuliers, fontaines et tours, semblait vouloir grandir en prestige et en puissance, conquérir l'espace et répondre à sa vocation de cité capitale entre l'Atlantique et la Méditerranée. Pierre-Paul Riquet venait justement d'ouvrir les plaines du Lauragais à celles de l'Aquitaine, sur deux cent quarante kilomètres de voies navigables, aux péniches et aux coches d'eau. Ce pouvoir bâtisseur des hommes impressionnait Robinson après être passé par tant d'épreuves, couru tant de dangers dans des lieux aussi dépourvus d'humanité.

*Lorsque nous racontâmes notre aventure à Toulouse, on nous dit que rien n'était plus ordinaire dans ces grandes forêts au pied des montagnes, surtout quand la terre était couverte de neige. On nous demanda beaucoup quelle espèce de guide nous avions trouvé pour oser nous mener par cette route dans une saison si rigoureuse, et on nous dit qu'il était fort heureux que nous n'eussions pas été tous dévorés. Au récit que nous fîmes de la manière dont nous nous étions placés avec les chevaux au milieu de nous, on nous blâma excessivement et on nous affirma qu'il y aurait eu cinquante à gager contre un que nous eussions dû périr ; car c'était la vue des chevaux qui avaient rendu les loups si furieux : ils les considéraient comme leur proie ; qu'en toute occasion ils auraient été assurément effrayés par nos fusils ; mais, qu'enrageant de faim, leur violente envie d'arriver jusqu'aux chevaux les avaient rendus insensibles au danger, et si, par un feu roulant et à la fin par le stratagème de la traînée de poudre nous n'en n'étions pas venus à bout, qu'il y avait gros à parier que nous aurions été mis en pièces ; tandis que, si nous fussions demeurés tranquillement à cheval et eussions fait feu en cavaliers, ils n'auraient pas autant regardé les*



*chevaux comme leur proie, voyant des hommes sur leur dos. Enfin on ajoutait que si nous avions mis pied à terre et avions abandonné nos chevaux, ils se seraient jetés dessus avec tant d'acharnement que nous aurions pu nous éloigner sains et saufs, surtout ayant en main des armes à feu et nous trouvant en si grand nombre.*

*Pour ma part je n'eus jamais de ma vie un sentiment plus profond du danger ; car, lorsque je vis plus de trois cents de ces bêtes infernales, poussant des rugissements et la gueule béante, s'avancer pour nous dévorer, sans que nous eussions rien pour nous réfugier ou nous donner retraite, j'avais cru que c'en était fait de moi. N'importe ! je ne pense pas que je me soucie jamais de traverser les montagnes ; j'aimerais mieux faire mille lieues en mer, fussé-je sûr d'essuyer une tempête par semaine.*

## SOURCES

« Verbal de la visite des villes et chasteaux qui sont dans les pays d'Armagnac ». Puysegur (Commission de 1626), in *Revue de Gascogne*, XL, 1899.

« Les Pyrénées Centrales au XVIIIe siècle ». Lettres écrites par M. de Froidour, en 1667, extrait *Revue de Gascogne*, XXXVIII, 1897.

*Introduction à l'histoire et à la géographie physique de l'Espagne*. William Guillermo Bowles, chez L. Cellot, Paris, 1776.

*L'Espagne inconnue. Voyage dans les Pyrénées de Barcelona à Tolosa*. Cénac Moncaut, Paris-Amyot-Éditeur, 1861.

*Journal du lieutenant Woodberry (1813-1815)*. Paris-Plon, 1896.

« La grand'route centrale des Pyrénées, le Port de la Tenarèze ». Paul Labrousse, Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, février 1897.

« Robinson Crusoé en Gascogne ». Léopold Medan in *Revue de Gascogne*, tome X, septembre-octobre 1910.

*Robinson Crusoé en France*. William Edward Mann, Paris, 1916.

*Vie et aventures de Daniel Defoe*. Paul Dottin, Paris, Librairie académique Perrin, 1925.

*Vie et aventures de Robinson Crusoé*. Édition annotée par Francis Ledoux, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1959.

*Revista internacional d'estudios vascos*. Tomo XX, Rafaël Sanchez-Mazas, 1929.

*Pamplona y los viajeros de otros siglos*. José-Maria Iribarren, Edicion FacSimil, 1986.